

Le pays des bêtes et des vampires

Le récit que Zygmunt Krasiński (1812-1859) consacre au personnage de Masław n'est pas doté du *happy end* qui eût été caractéristique d'une représentation sentimentale du conflit. La vertu ne triomphe pas, les innocents et les coupables périssent dans d'atroces souffrances et le cruel Masław, après avoir contemplé avec indifférence son affreuse forfaiture, s'éloigne avec ses sauvages guerriers. En comparant ce texte à la fable qui en constitue la source première, on est frappé par l'absence de tout châtement qui viendrait sanctionner le crime. On ne trouve là aucune stylisation sentimentale – et ce malgré la présence d'une « innocence martyrisée ». Tout est teinté des sombres couleurs du vice triomphant et de la cruauté. La justice divine ne fait aucune ingérence en ce monde de destruction, de mort et de déroute. La monstruosité grotesque des figures qui habitent ce récit – et en particulier du nain – fait du monde représenté par Krasiński un espace aliéné, absurde, excluant toute forme d'orientation. « Le créateur grotesque ne doit pas et ne peut pas tendre à l'établissement d'un sens. Il ne peut pas non plus pencher vers l'absurde ». En tant qu'auteur d'un récit gothique, Krasiński occupe précisément cette zone limite.

Monika Rudaś-Grodzka s'efforce de comprendre pourquoi la « nationalisation » de ces récits, qui prennent sous la plume du jeune Krasiński une couleur locale, se drape de l'éclat d'une étrangeté frénétique. Or, cette esthétique résulte précisément du recours à un espace slave, fût-il compris au sens large comme dans le cas de Masław. Ce dernier est en effet un prince de Mazovie – un indigène, un Polonais, un Slave, mais c'est également un rebelle qui bouleverse l'ordre étatique, en initiant une révolte slave et païenne à l'encontre de la christianisation (ce qui n'est toutefois jamais précisé dans le récit de Krasiński). L'espace slave apparaît donc ici comme une terre indéfinie, incertaine, mais cruelle, effrayante. La fiction gothique projetée sur la Mazovie natale de l'auteur permet en outre d'introduire dans les environs de la ville polonaise d'Opinogóra une femme vampire venue tout droit de Transylvanie.

Les deux images de femmes que comprend le récit – Johanna z Gozdawy et Zbiślawa z Czernic – constituent par conséquent des représentations opposées du « bien » et du « mal », mais leurs corps, s'ils sont marqués par leur appartenance slave, sont également exposés à l'agression d'une bestialité gothique qui sème autour d'elle la mort. Le « sang » et la « sauvagerie » sont les mots-clés emblématiques de l'histoire de Masław, dressant le portrait d'une identité slave en apparence familière. En apparence seulement – car cette identité se construit dans le rejet, elle n'est ni domestiquée ni même humaine. Selon Charles Russel, la présence du grotesque dans le gothique signale la rupture du réalisme et l'entrée dans un domaine marqué par la convention stylistique. « Dans l'espace du gothique et du grotesque, ce qui n'a pas de nom, ce qui n'est pas humain ou surhumain s'introduit dans la réalité humaine, la détruit et menace de s'en rendre maître. Au bout du compte, le gothique menace

de dévoiler des lois cachées, terrifiantes, inconsciemment devinées et autrefois connues, mais aujourd'hui contredites et rejetées par notre croyance en l'effectivité d'un ordre divin et rationnel ».

Tel est le monde post-apocalyptique que montre Krasinski. « Ce qui fait irruption reste incompréhensible, inexplicable, impersonnel ». Ce qui était proche se fait étranger, sauvage, insaisissable, ouvre un gouffre que nous nous efforçons de combler. Mais ce n'est pas possible. Et c'est ainsi que se déploie l'espace slave chez Krasinski – en apparence familier, sis dans la ville d'Opinogóra, et en même temps complètement étranger et incompréhensible. Étouffé, rejeté mais revenant toujours sous la forme de visions délirantes et menaçantes – c'est un pays de bêtes et de vampires.

L'idée de la nation et l'éclat de la croix

Un demi-siècle sépare le Masław de Krasinski de celui de Kraszewski. Ces cinquante ans ont été riches en changements politiques, puisqu'ils ont vu en Pologne l'échec de deux soulèvements contre l'occupant – et ces troubles ont trouvé un écho sur la scène littéraire, où le romantisme a cédé la place au positivisme. Pourtant, la question de l'identité slave demeure tout aussi floue. Kraszewski était profondément convaincu de l'occultation de ses débuts : « Dans ce second berceau de la Pologne (celui où elle s'extrait des groupes mineurs) règne l'obscurité qui s'attache également aux débuts des Slaves. On trouve çà et là un témoignage, une légende et la poésie constitue donc dans ce cas un véritable matériau historique. L'autre source se trouve dans les exhumations qu'on peut faire en creusant autour des sépultures – mais il est souvent très difficile de dater précisément les vestiges qu'on découvre. Jusqu'au moment où l'ancienne Pologne prit le baptême et combattit pour la première fois au côté des Germains, les informations restent confuses. Aujourd'hui, il nous faut les puiser non plus à la source, auprès d'un peuple qui les a oubliées, mais dans les pages des chroniques, où elles font l'objet d'une déformation pour paraître plus conformes aux idées de leur temps. » C'est donc ainsi que Kraszewski se représentait l'état des sources tenant aux origines des Slaves à l'époque où il écrivait *Un conte ancien*, en 1875 – d'obscurs témoignages, qu'on ne peut même plus solliciter auprès du peuple qui les a oubliés, et des chroniques mal écrites. Bien sûr, l'auteur prend appui sur ces dernières : il recourt aux témoignages de Gall Anonyme, de Vincent Kadłubek et de Długosz, mais ces derniers livrent une représentation idéalement unifiée, et ils ont été accusés d'avoir obscurci ou tu certains événements pour mieux étayer une thèse préétablie.

S'efforçant d'atteindre la plus grande objectivité possible sur un sujet aussi délicat et aussi essentiel dans les débats contemporains que le « rôle des rites slaves dans la formation de la chrétienté polonaise », Jerzy Klinger ne peut qu'évoquer un complot du silence, ou un ostracisme qui aurait occulté la question et l'aurait vouée à l'oubli depuis des années. Il est contraint de recomposer des inscriptions effacées, de retrouver un nom « gratté » à la surface du parchemin de Długosz : il souligne que les chroniqueurs « mettent moins en lumière qu'ils

n'assombrissent » certains points, et cite le jugement de Maksymilian Gumpłowicz qui estime quant à lui que les lacunes et les silences les plus éloquents dans ces sources contemporaines se situent dans les contes et les fantaisies inventées par les chroniqueurs du XIII^e siècle, et surtout par Kadłubek et Długosz.

Pour Kraszewski, la naissance de l'idée de nation et d'un État polonais est évidente en 966 : « Ce n'est qu'à partir du baptême, du changement de gouvernement et de représentation qui en résulte que se sont dessinées les premières frontières de l'État et qu'ont été jetés les fondements d'une harmonisation des territoires. La formation de la Pologne est donc le fruit d'une fusion avec la société chrétienne. Il est possible qu'un siècle ou un siècle et demi avant le prince Mieszko I, des populations slaves léchitiques et apparentées aient commencé à se rassembler sous un pouvoir unique et à garder une frontière strictement délimitée ; mais l'idée même d'une nation ne devient manifeste que dans l'éclat de la croix qu'amène avec elle la princesse Dąbrówka et que Mieszko plante sur cette terre. » Au moment du baptême, l'histoire de la Pologne s'éclaircit : la nation rentre dans le droit chemin. C'est à cette idée que sont consacrés les récits historiques de Kraszewski. Le tableau de Jan Matejko intitulé « L'introduction de la religion chrétienne en Pologne » (1889) illustre aussi parfaitement cette tendance : d'une main, Mieszko tient l'épée qu'il a plantée en terre, tandis qu'il pose l'autre sur la croix qui surplombe la scène. Autour de lui, sa cour s'avance vers les missionnaires. Philip Earl Steel, qui a consacré ses travaux à la conversion de Mieszko comprise comme une véritable expérience religieuse – en la comparant notamment à d'autres conversions décisives au cours du premier millénaire – a placé ce tableau en couverture de son livre, en affirmant qu'il « serait tenté de vanter en Matejko non seulement le génie, mais aussi “le voyant” ». Le baptême se fait en effet sur une île, qui pourrait être Ostrów Lednicki – là où les savants supposent aujourd'hui qu'on aurait construit un baptistère « à la seule fin de baptiser le prince Mieszko I sur son propre territoire ».

Le fait que Kraszewski se réapproprie le motif de Masław en 1877, dans le quatrième tome de son cycle historique, après avoir achevé *Un conte ancien*, a de quoi surprendre et suscite certaines associations d'idées. [...]

Dans la mystérieuse figure de Masław, qui prit le pouvoir en Mazovie, dans cette histoire dramatique qui remonte au XI^e siècle (il serait mort sur le champ de bataille en 1047) se nouent quelques moments décisifs pour la vie étatique et religieuse de la Pologne. Selon Janusz Bieniak, « l'explication de la “rébellion de Masław” constitue l'un des problèmes les plus épineux de l'histoire médiévale polonaise ». Les représentations de ce personnage varient : on le décrit comme un potentat local qui a attisé dans le peuple une révolte païenne opposée à la christianisation et à l'établissement de la première dynastie royale des Piast – et qui a été vaincu. C'est sous ces traits qu'il intervient dans le récit de Kraszewski, qui le condamne sans nuance et en fait un usurpateur orgueilleux, mû par des motivations triviales et voué à l'échec.

[...]

La Pologne : Janus chrétien ?

J'ai donc évoqué l'un des aspects de la rébellion de Masław, celui qui a été exploité par Kraszewski et qui fait de cette révolte une manifestation *antichrétienne*. On peut cependant envisager une autre motivation, en considérant que Masław a pris les armes *pour défendre une chrétienté pratiquée selon un rite slave*.

Une telle position a commencé à s'affirmer dès l'époque romantique. En 1839, Waclaw Aleksander Maciejowski publiait un ouvrage dans lequel il entendait prouver que la liturgie slave s'était répandue en Pologne avant même qu'on n'y introduise la liturgie latine. Il s'étendait sur une hypothèse selon laquelle le prince Mieszko I aurait déjà été baptisé dans le rite slave, puis qu'il serait « passé au rite latin, en se faisant baptiser une seconde fois », après avoir pris Dąbrówka pour épouse. Or, le clergé latin avait l'habitude de qualifier de « païens » aussi bien les païens véritables que les fidèles rattachés au rite slave : « au XIII^e siècle, les Ruthènes étaient encore considérés comme des païens ». Cette confusion terminologique rend difficile de retracer l'histoire de ces rites slaves, qui ont longtemps joué un rôle prégnant dans la geste de la Pologne chrétienne. Pour Maciejowski, la rébellion qui intervient dans les années 1030 exprime moins une réticence vis-à-vis de la religion chrétienne qu'une révolte contre la pression « dont elle était porteuse, contre le poids qu'elle faisait peser sur les peuples slaves en réprimant les rites catholiques orientaux ».

Les positions de Maciejowski ont suscité des débats de grande ampleur dans les années 1840. On l'a entre autres accusé de panslavisme et d'anticatholicisme. Il est vrai que ses considérations recelaient un certain nombre d'opinions assez extrêmes concernant les conflits entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident. Mais il n'était pas panslaviste pour autant, il ne menait pas une charge contre le catholicisme romain, et ses idées ont su trouver des continuateurs. La question qui nous intéresse le plus à ce stade est relative à Masław. La querelle entre Lelewel et Maciejowski concerne les origines du soulèvement des années 1030. Lelewel estimait en effet que ces causes étaient d'ordre religieux et social, tandis que Maciejowski avançait de son côté que le peuple « ne poursuivait pas tant la religion que la cupidité de ses gardiens ».

Quel éclairage les recherches contemporaines portent-elles sur les théories de Maciejowski ? À la suite d'Henryk Paszkiewicz, le plus fervent défenseur de l'hypothèse d'un rituel slave pratiqué dans la principauté de Masław est Frank Kmietowicz. Il estime que lorsque Casimir le Restaurateur entreprit la latinisation du rituel slave, il se heurta à l'opposition du potentat de Mazovie, Masław. Selon lui, le rituel latin n'aurait pas été bien implanté dans cette région, où la doctrine de Cyrille et Méthode ne rencontrait qu'une faible opposition, et Masław n'aurait pas souhaité que sa province soit partagée entre deux liturgies, ce qui aurait pu la mener à la guerre civile. Dans la lutte armée qui l'opposa à Casimir, Masław aurait été défait en 1047 et aurait perdu la vie. L'opinion défendue par Zbigniew Dobrzyński est plus radicale encore : il estime en effet que des chroniqueurs duplices auraient transformé le nom du monarque légitime Mieszko III en Masław pour dissimuler sa

généalogie royale et empêcher que ne soit conservé dans la mémoire du peuple « le souvenir de l'influence considérable qu'eut en Pologne l'Église slave sous le règne de Mieszko III-Masław et de ses prédécesseurs [...] on voulait prouver que la Pologne avait adopté, dès son entrée dans l'ère chrétienne, le rituel latin, tandis que Masław, un usurpateur aux origines inconnues, n'aurait été qu'un païen. »

La possibilité d'une christianisation de la Pologne selon le rituel slave avant l'année 966 a fait l'objet de nombreuses supputations et de débats historiques. Cette thèse compte également des opposants résolus : à l'époque contemporaine, on citera ainsi Tadeusz Lehr-Spławiński qui, dans un ouvrage rassemblant ses travaux à l'occasion du millénaire du baptême de la Pologne en 966, affirmait que l'hypothèse de l'existence en Pologne d'une liturgie influencée par la doctrine de Cyrille et Méthode manquait de tout fondement scientifique, et ne trouvait aucun appui dans les faits. [...]

La position qui me convainc le plus est celle de Jerzy Klinger qui, après un examen scrupuleux des faits et des hypothèses formulées, affirme qu'il importe de souligner que « le christianisme polonais a des sources bien plus riches que la seule tradition culturelle du rituel latin ». L'occultation d'autres traditions chrétiennes contribue à l'appauvrissement de la culture polonaise. Klinger cite également une phrase cinglante de J. Sobieski : « Nous savons aujourd'hui que la persécution et le bannissement de l'Église slave hors de l'Europe Centrale au XI^e siècle n'est pas une légende [...] c'est la vérité, et le bannissement de cette Église en dehors de la communauté catholique romaine a eu des conséquences très lourdes. Les historiens contemporains qui se sont spécialisés sur la question tendent de plus en plus à conclure que la destruction de l'Église slave a aussi marqué la destruction des liens entre l'Ouest et l'Est ». L'examen de la mystérieuse figure de Masław permet donc d'aborder des sujets décisifs pour l'histoire de la Pologne, et surtout des identités slaves et latines.

Malgré les mises en garde des chercheurs, j'aimerais m'arrêter sur l'étude que le père Józef Umiński consacre à l'existence d'un rite slave en Pologne entre le IX^e et le XI^e siècle. Il décrit ce rite, tel qu'il existait à la fin du IX^e siècle au nord, au sud, et à l'est de l'espace slave dans les termes suivants : « d'un point de juridique, il était romain, d'un point de vue linguistique, il était slave, et du point de vue liturgique, c'était un amalgame des traditions byzantines, slaves et romaines ». Interrogé sur la présence d'un tel rite slave en Pologne, Umiński estime que « non seulement il a *existé*, mais que chez nous comme ailleurs, pendant un certain temps et dans une certaine mesure, il a *prospéré* ». L'auteur commente quelques témoignages, l'un d'entre eux étant le chant mortuaire en l'honneur du roi Boleslas le Vaillant, tel qu'il est rapporté par Gall Anonyme. Selon lui, les termes de *latini* et *slavi* qu'emploie le chroniqueur ne sauraient se comprendre comme l'expression d'une opposition nationale, mais désignent avant tout une différence de rituel. Le christianisme s'est développé à la fois en Tchéquie et en Pologne, où il se serait installé depuis la Tchéquie, « *de façon conforme mais duale* ». Umiński souligne encore que si ce rite local « a rencontré des formes d'opposition radicales sur les territoires slaves, elles émanaient de membres du clergé venus

d'Allemagne et d'une hiérarchie allemande jalouse du primat de sa propre influence ». Un front germanique et latin s'est ainsi formé contre l'usage des langues slaves dans la liturgie.